

1903

FRAGMENT

Les années, les deuils, les rires, les pays bariolés sont chassés par notre rapidité qui les plisse, et cette montagne qui se précipite ne les rattrapera pas. Nous boirons quelques blocs pour nous rafraîchir. Plus haut ! Qu'il est doux de fendre du front les nuages : ainsi, à travers de molles ténèbres, le dormeur arrive au sublime Songe !

.....

COMPOSÉ EN RÊVE

Le soleil : au-dessous, une maison dans le profil d'une forêt immense.

Une jeune fille, sur le seuil, défaille. Son corps se meurtrit contre un des chambranles de la porte, ses bras tombants sont parallèles à l'autre : entre le jaune qui barbouille ce dernier et le bleu de la robe, que continue, peau suave, une gorge où des larmes ont roulé, un sombre intervalle va cracher le misérable qui frappera cette malheureuse. Le corps dépasse en bas le plan de la façade ; le toit, rustique charpente, fait une saillie extraordinaire ; mon cœur qui regarde est plus en avant encore.

L'AMOUR

La ténébreuse profondeur de l'Amertume cerne des rochers : mais sa surface glauque balance voiles et paquebots.

Celui qui les manœuvre, l'Homme très divers, a sous des doigts souples les colonnes des cuisses — ses poumons consomment de simples et gratuites molécules, à l'encontre de la panse exigeant quatre combinaisons et coûteuse — le monde se marque différemment dans les plis du cerveau et ceux de l'âme.

Et le Temps, quand il se retourne, voit les empreintes alternées de ses sandales devenues Sparte et Londres, le Parthénon rectangulaire et la ronde prunelle des Bouddhas, des dilata-tions de sève et des rongements de race, des pôles glacés et l'écume des Soleils.

O vous que je somme ici : Océan, Vie, Durée ! vos disparates intérieurs sont vaincus par ceux d'un instant d'Amour. Et l'Amour aussi renferme vos trois pures essences : Force, Intelligence, Infini. Il est ce dont vous n'êtes que fragments. N'est-ce pas lui d'où jaillit cette ar-

dente constellation : splendeur, orgueil, calme et joie, et, corps à corps, les mains tordues, l'ivresse des sueurs, les prunelles se contractant avec volupté sur le regard qui y pénètre, et les lèvres subitement graves, et rire ensemble, et dans la torpeur l'un après l'autre penser — lui qui sait élargir la poitrine, comme la partager d'un coup de poignard ?

Toi, l'ami, attention ! Franchis l'espace, mais avec un balancier. Reste ta cause. Et connais que, sauf une fois, il faut agir d'adverbiale façon : ainsi, de manière relativement, guère, peut être... etc.

La grandeur s'encadre de faits,

XLIII

NICE

Vous baissez l'œil devant le mur du brouillard ou vous y charbonnez la caricature des Heures. Venez à Nice : que de souvenirs futurs !

Dans l'atmosphère de la passion, la perfection n'a qu'un son : joie. Le bonheur est assez grand pour l'homme.

Errant sur le rire d'un sol de marbre comme des baisers sur les dents amoureuses, des groupes croisent leurs grâces et leurs accents divers ; leurs parfums semblent nuancer leurs yeux. Le soleil ne s'absente pas plus que les confortables villas. Le citron, l'huile, plus beaux que l'or, mûrissent : au loin la finesse des lignes allège les montagnes — elles mesurent au vent sa fantaisie. Et ce n'est pas l'oscillation des vagues, mais la poitrine de la pensée que retiennent les bras blancs du golfe.

La colline orientée du nord au sud, où le vieux Menton étage ses maisons, fait avec la hauteur de Garavan un angle droit. La mer le remplit : un peu au-dessus de celle-ci, une route en marque les côtés.

C'est dans le fond de cet angle, sur le parapet de la route, que, l'an passé, je m'accoudai vers la nuit tombante.

Sous moi un groupe de figuiers buvait, dans un sol maintes fois couvert d'écume, une sève qui, répartie entre des feuilles indistinctes, fabriquait de cet âcre goût un bloc obscur. A ma gauche, au loin, deux caps, l'un français, l'autre italien, s'avancant noirs et pareils, semblaient la morne curiosité des deux peuples scrutant l'Érèbe. A ma droite, un âne venait de passer en trottinant sur le quai : il portait un cercueil vide. En arrière, on sentait se dresser les masses alpestres et la lune élever un visage à jamais changeant. Elle jetait par-dessus ma tête sa vague, émouvante caresse dans la mer, qui s'étendait devant mes yeux sans un reflet, im-

mense et trouble. Tel, sur cette rive où tant de curieux, tant de malades viennent de toute la terre, je regardais, sachant que beaucoup avaient regardé à cette même place, avec la même attitude : et, mieux encore que je ne comblais du troncs et des membres un moule banal, je sentis les traits de mon âme exprimer éphémèrement le vœu de l'humanité.

Le phare brillait sur la jetée ; auprès, une étoile ; une larme naquit dans mon œil. Triple goutte : penser, matière, destin, unis toi, perle de l'univers ! Mais quoi, loin de se confondre, ces trois êtres ne peuvent subsister : la nécessité brise le sanglot qu'elle inspire, l'infini les molécules, la mort cueille des passés qu'elle ne joint pas. Et les dieux, seules solides tresses de qualités, frappent comme des fouets. Horreur ! Assez ! Soulève-toi, mer, arrache à cette jetée ses blocs et bien au-dessus de cette ville mêle tes algues et les navires brisés !

Mille tempêtes grondent encore dans mon cœur.

MONTE-CARLO

Je venais de voir une pinède en flammes, fraîcheurs et repos détruits. La fumée me fit penser à St-Etienne : les mille bennes qui se plongent alentour dans la houille, comme la plume dans l'encre, semblent en avoir barbouillé les sinistres sites et figures.

De retour à Monte-Carlo, je me joignis à la foule élégante sur la terrasse du Casino. Ce coin d'une principauté féodale que le ruissellement d'or de la roulette a mise à la mode, offre tout ce qu'il faut pour établir avec l'image du présent celle des immuables mœurs. Façade en carton-pierre ; un peu de nature : palmiers, cactus, aloès ; de l'effort : ligne de chemin de fer ; et, au delà des rails et des locomotives, le tir aux pigeons. Jeu de titans qui échange une vie contre la délicatesse d'un instant ! Le rayonnement des pistes qui mènent aux boîtes semble sur le sol une patte de tigre, griffes étendues ; l'une de celles-ci se lève à intervalles ; un oiseau s'envole. Mais soudain, l'aile cassée, il tombe, parcelle que l'on distingue à peine, dans l'immense flamboiement de la mer.

CHASSEURS ALPINS

La guerre sonde le corps avec l'épée ou la balle, jette l'âme à l'extrémité du sublime ou de la bassesse, envoie ses hommes à d'étranges distances. Quelques-uns parfois y séjournent durant la paix, où ils paraissent moins les débris d'une armée massacrée que d'innocents habitants. La civilisation n'a-t-elle pas des pionniers ?

Reste de vastes plissements primitifs, les monts Alpes dirigent leur masse occidentale du nord au sud, vers la Méditerranée : avant de l'atteindre, elle tourne et bifurque vers le levant en deux chaînes courtes. La méridionale, qui est la moins élevée et n'atteint pas 3.000 mètres, est suivie par la frontière franco-italienne, nos alliés de 1860 se souciant moins de tracer une limite géographique que celle de leur défiance.

Voilà ce qu'on voit sur les cartes ordinaires. J'ajoute des détails plus fins. Le milieu de cette dernière chaîne envoie en France une lame de terre à un massif d'où cinq chaînons rayon-

ment ; le plus long, achevant la direction principale des Alpes de l'est, pousse au sud ses contreforts jusque sur la mer.

C'est le chaînon dit de Peira-Cava. Le massif s'appelle l'Aution. Or le 15^e corps français, plus compliqué peut-être que toutes les Alpes, comprend, dans sa division de Nice, le 6^e bataillon de chasseurs à pied, dont deux compagnies vont (à trente kilomètres en droite ligne de cette ville) résider à Peira-Cava : elles envoient à leur tour sur l'Aution, en vue du territoire italien, le poste d'hiver de Plan-Caval.

Ainsi la hauteur et la force se divisent pour s'engrener.

Peira-Cava grand'garde et Plan-Caval sentinelle — sur qui à Plan-Caval même j'écris ces lignes — comment mieux faire connaître l'hiver où elles s'isolent qu'en décrivant le trajet qui les joint ?

En cette saison, la route stratégique est, près de Peira-Cava, couverte de neige ou de verglas et de la vision d'innombrables cimes blanches ; puis elle s'enfonce comme un tunnel dans la forêt de Turini. Il y a là, dans les sapins, un poste intermédiaire. Puis le chemin monte et tout arbre disparaît : les crans que ses vingt lacets coupent sur les pentes abruptes se comblent de neige. Quand on ne saurait même plus les deviner, on les quitte pour une piste

qui, suivant l'étroite et vertigineuse crête de l'Aution, aboutit enfin à Plan-Caval.

C'est là, qu'un peu en contrebas du sommet et abrité par un pli de terrain, le poste, à trois heures de tout toit fumant, dans une haute et large solitude, regarde les pentes blanches et nues où il se trouve, ou, par les déchirures de la mer de nuages qu'il domine, voit de chaudes cités, d'autres montagnes et l'autre mer, la Méditerranée, qui changea si souvent de maîtres. Au fond du tableau, la Corse, fine dentelle : l'air est souvent d'une telle limpidité qu'on en distingue à la lunette les villages. La température est assez constante : le thermomètre oscille entre — 5° et — 15°, mais mars, avec ses avalanches et ses tempêtes, est terrible, et il tombe, bon an mal an, cinq à sept mètres de neige. Elle s'y modèle irrégulièrement avec des vagues et des corniches comme sur toute montagne.

Les seize hommes de Plan-Caval, dont l'état-major consiste en un lieutenant, un sergent, un caporal et un médecin auxiliaire, passent le plus clair de leurs huit mois d'hivernage à dégager le poste, creuser des pistes, réparer la ligne téléphonique toujours brisée, tenir en état, malgré la poudre de glace qui s'y insinue par tous les joints, les forts de l'Aution : Millefourches, la Forca, les Trois Communes. Cinq

d'entre eux franchissent chaque jour la crête ; on apporte de Turini à leur rencontre les lettres et le rapport des compagnies venus la veille de Peira-Cava et, deux fois par semaine, la viande fraîche qui varie les conserves et les légumes secs de l'ordinaire. Parfois, munis de piolets, de passe-montagnes, le pied gainé de cuir et de feutre et posé sur le réseau de cordes des raquettes ou le demesuré patin de bois des skis, ils partent en reconnaissances lointaines. Ils exécutent quelques tirs ; ils tentent, avec des cartouches dérobées, de tuer des corbeaux, seuls passants de ces parages ; ils jouent aux boules, aux cartes, aux lotos, dont ils surnomment chaque numéro de façon bizarre ; ils comptent les jours qui les séparent de la classe. Quand ils reçoivent quelque mandat des Cévennes où le recrutement les a pris, ils commandent à Peira-Cava de l'épicerie. Ils s'assoient dans la neige et s'y répètent les manœuvres du dernier juillet : on a « mouillé la chemise » ou « serré la ceinture... On en rote ! ».

Au linteau de la porte médiane — gros parpaing blanc — se gravent des emblèmes couleur de sang : H. P. (honneur et patrie) aux extrémités d'un cor alpin ; le reste de la façade est en pierres octogonales et sombres. Cette porte divise le rez-de-chaussée. A gauche, trois

fenêtres qui ouvrent chez le lieutenant : on pourrait, par leurs vitres doublées contre le froid comme toutes celles de la bâtisse, glisser le regard dans une salle à manger qu'emplit presque une table fruste et massive, dans une seconde pièce où l'officier dort sous des rideaux de coton, entre des photographies à signatures, une commode empire et un seau dessoudé, enfin dans le bureau tapissé de dossiers où son poêle consomme plus de bûches que lui de phrases allemandes. A droite, l'embrasement de la cuisine, de laquelle sort l'odeur de la morue ou le bruit du café, puis une autre porte qui donne accès dans l'escalier, puis la porte de l'écurie où logent, six grands chiens. L'arrière-fond du rez-de-chaussée renferme, en recommençant de gauche à droite : la cuisine particulière du lieutenant, les pétrisements et fermentations de la boulangerie, un four ardent, la cage de l'escalier, les stalles de l'écurie. Il n'y a qu'un autre étage. Le palier donne dans le réfectoire, qui, au-dessus de l'écurie et plus sale qu'elle après chaque repas, perfore les murs mal crépis de voix rudes, dans la chambre du médecin auxiliaire (le Z de la membrure de la porte semble déchiffrer l'étiquette rouge des poisons et les titres de quelques manuels), dans celle, munie du téléphone, du sergent. Plus loin, le dortoir

des hommes, la plus grande pièce du poste, avec un énorme poêle : châlits de fer, planches de sapin, sur lesquelles on jette matelas et couvertures.

L'aménagement de Peira-Cava rappelle celui-ci, mais grandi et multiplié : d'ailleurs les officiers y trouvent plus de confort, les soldats moins. Une vaste caserne, qui se distingue par la pente des toits, la longueur des auvents, l'épaisseur des murailles : une aile pour chaque compagnie ; en avant, vaste cour pour l'exercice ; les cuisines en arrière, indépendantes du bâtiment de même qu'à gauche l'infirmerie-hôpital. Les officiers ont leur mess et chacun une maisonnette à jardin de neige. Le long de la route, une vingtaine de toits. La plupart poussés depuis la création de la caserne : un débit de tabac, deux épiceries, des hôtels tenant café. Mais aussi les villas (on y monte en été de Nice) d'une société qui louit les bois ; nuls métaux de cours plus fermes que la brise, la vue, le repos.

Le soir, quand les supérieurs sont libres et cancanent, jouent ou bâillent, ceux de leurs deux cent vingt hommes que ne retiennent ni le quartier, ni la salle de police, vont traîner devant les camelottes du lieu ou dans la fumée des cafés à solives apparentes, dont le plus luxueux garnit ses murs d'un peu de papier.

Ils y sont sous la coupe de ces femmes que forment, comme la mer ses galets, l'abondance et le renouvellement des mâles : retorses et naïves exploitrices, défensives et hardies, qui prêtent la main tout en comptant avec les doigts : souillons, bonnes ou filles des tenanciers. Les unes crasseuses, les autres un peu dégrossies ont rapporté de Nice des prétentions qu'elles montrent toujours, un piano dont elles ne jouent jamais. Couvertes de médisances, mais guère de scandales, vulgaire collection dont les pièces ne se distinguent que par une taille spécialement mal faite, ou une cicatrice, ou du bave-ment, ou l'accent. On peut imaginer parmi elles cette coïncidence d'une paternité incertaine, de toute une éducation au couvent, cette démarche, ces mains, cette voix qui doivent se poser ou frémir dans un salon, et tout à coup l'horrible promiscuité, un perspicace et actif désespoir. Il arriva qu'une telle femme, assez touchante, ait vécu à Peira-Cava.

Quelle influence ce mélange de climat et de devoir, de galons et de paperasses, d'engueulades, d'exercice et d'ennui, a-t-il sur une recrue ? Ce morceau spécialement national d'une nation, cet appendice d'armée, qui l'unit à ses totalités ? Quelle étendue de l'idée en conçoivent les composantes — est-ce la question suprême d'une organisation ?

Peut-être quelque éminent homme répondrait-il, s'il daignait parler au lieu d'inventer, raisonner au lieu de connaître : « Depuis quand vous souciez-vous de cette bagatelle ? Comment vous empêchez-vous dans ce nœud si simple ? Croyez-vous que les cartes savent la règle du jeu ou les mots le sens de la phrase ? Les gens ont, il est vrai, quelque réflexion et pensent un peu les ensembles dont ils se trouvent être, et, par le détour des passions et des habitudes qu'ordonnent les règles dont les réalités majeures sont la substance, ils y participent encore un peu. Mais ici ou là combien peu ! Croyez à la vertu des choses. Croyez à l'inanité des hommes. Le courant des sensations sera toujours plus fort que tout chez un être qui a des viscères, des yeux, des intérêts. Quant à l'état particulier dont vous parlez, attente et préparation, il n'a pas cet enthousiasme qui infuse parfois la guerre aux Français. »

Je ne saurais ici m'empêcher de penser à l'un de ces convois qui ravitaillent Plan-Caval. Nous gravissions la crête. Les chasseurs marchaient à la file, lourdement chargés mais trop accoutumés à cette besogne pour souffler : ils plaisantaient les Niçoises. Le chien gambadait et revenait flairer les sacs. Un ouragan m'avait la veille retenu près du feu : aussi l'air glacial enivrait-il ma poitrine. La lumière du soleil

avait ce caractère cristallin et cette puissance qu'on ignore sur les basses terres. La neige fraîche tombée avait fait le sol vierge. Le paysage était immense : à droite, la Forca ondulait de toutes ses courbes avec une indicible volupté, comme un tigre blanc qui ronronne ; à gauche, la chaîne frontière dont j'ai parlé montrait des fronts carrés et terribles. La mollesse de la neige nous empêchait d'entendre nos propres pas, et, comme mon jarret jouait sans le sentir, il me sembla qu'un nuage transversal, longue bande que la perspective épanouissait au zénith et de part et d'autre finissait en pointe à l'horizon, nous élevait tous de sa double aile dans l'Infini : que, quand nous touchâmes au sommet, la pente ombrée qui montra au-dessous de nous son violet pâle et étrange et l'horizon nouveau multiplièrent inconcevablement. Notre vol s'y enfonçait avec une demesurée rapidité, sans qu'il y eût à lui reconnaître aucune direction. — A cet instant l'extrémité d'une balise (poteau de bois qui repère le passage) vint à émerger d'un pli, et plusieurs souvenirs très intenses d'actes et d'odeurs du poste s'y joignirent. — Or ces familiers détails ne dissipèrent pas ma fantastique imagination. L'une et les autres régnaient séparément : et je sentis la sérénité et l'absolu de l'HÉTÉROGÈNE.